LES BILLETS

Written by

Zoé Bernardi

INT. UN PETIT STUDIO BLANC ET DÉPOUILLÉ.

Nous voyons depuis l'intérieur d'un studio blanc, dépouillé, la porte s'ouvrir : une jeune femme dans la vingtaine, les cheveux mi-longs vêtue d'une chemise noire beaucoup trop grande pour elle, rentre dans la pièce. Elle pose ses clefs et sa monnaie dans deux petits bols prévu à cet effet, enlève son manteau, ses chaussures. Vers le coin cuisine, trônent des boîtes de conserve vides et des sacs poubelles attendant d'être sortis. Elle pose son sac sur la seule table de l'appartement : tous les gestes paraissent réglés. Elle en sort un dessin académique qui la représente, nue, assise sur un tabouret. Elle le regarde, le jette sur le lit. Elle met à bouillir de l'eau, tout en enlevant son pull pour se mettre en débardeur blanc. Elle se jette à son tour sur le lit, s'empare d'un stylo qui traînait par terre à côté. Elle prend le dessin, le retourne et commence à écrire au dos, allongée sur son lit.

ZITA (V.O.)

Alizé,
J'espère que cette lettre te trouvera en forme. Ça fait trop longtemps que je ne t'ai pas écrit. Excuse-moi. Je saurais pas trop dire pourquoi. Je crois que plus tu me manques, plus j'ai du mal à t'écrire. Comment ça se passe, à la Réunion ? Est-ce que ton père a recommencé à surfer ? Je t'écris dans ma chambre (toujours la même, celle que tu connais, la pièce blafarde comme tu l'appelles), elle est toujours aussi vide et il est tard (j'ai remarqué que je ne t'écrivais que le soir). Je reviens d'un atelier de modèle vivant. Depuis quelques semaines je pose pour me faire un peu de sous. Il y a quelques temps j'ai eu un rendez-vous avec un dessinateur. Le rendez-vous était nul (comme il venait de Tinder, c'était attendu) mais il m'a proposé de venir dans son atelier. Les premiers cours étaient sympas, jusqu'au jour où il en a profité pour essayer de m'emballer alors que je me changeais. Toujours la même rengaine. J'ai de plus en plus l'impression que les gens nous réservent bien peu de surprise.

(MORE)

ZITA (CONT'D)

Est-ce que c'est ça qu'on appelle grandir ?

J'ai arrêté de poser un moment, mais je me suis forcée à reprendre un peu. Ça me fait sortir, parler à quelques personnes. Enfin, on parle pas, puisqu'ils dessinent. Disons qu'on se regarde plutôt en silence, mais ça me va. Moins je parle, moins j'ai envie de parler ; plus je suis seule, plus je fuis les autres. Peut-être que tu ressens moins le regard des gens sur ton île. Ou peut-être pas. Mais tout de même, la ville, cette ville, c'est épuisant. Je sais ce que tu vas me dire, qu'il ne tient qu'à moi d'en partir. Pour toi c'est simple : tu suis les courants chauds. C'est ta solution à tout, Mais franchir une mer, partir à l'aventure, c'est pas aussi simple que tu le dis. Je me sens engluée à la ville.

Zita marque une pause. Elle se lève et en profite pour plonger des spaghettis dans l'eau qui bouillait. Elle se met à la fenêtre pour regarder les gens et écouter le bruit de la ville. La voix reprend au milieu de son action.

ZITA (V.O.)

Il y a aussi une chose dont je t'ai pas parlé. Tu sais, l'homme qui me parle sur internet depuis plusieurs semaines, G. (je l'appelle par son initiale, il est trop vieux pour être nommé). Jusque là il était en voyage aux Etats-Unis, toujours à courir à droite à gauche. Il est de retour à Paris. Il m'a proposé qu'on se voit. Je ne lui ai pas répondu encore. J'aurais aimé t'en parler avant, mais j'arrivais pas. On est trop pudiques pour parler des choses importantes, pas vrai ? Finalement des non-dits il commence à y en avoir pas mal, depuis le temps qu'on se connaît. Il y a la nuit de ton anniversaire.

Elle retourne sur son lit. Durant ce paragraphe, elle bouge, remue, se retourne et se met dos à la caméra.

ZITA (V.O.)

2012, la Corse. J'y repense, c'est la chaleur qui veut ça. On était en vacances, il faisait une chaleur liquéfiante. On revenait de la rivière, on n'avait pas besoin de se rincer mais on aimait quand même le faire ensemble, c'était notre petit rituel quotidien. On se lavait au soleil mais le soir quand il se couchait, on commençait à avoir froid et du coup on se collait, on se collait tellement qu'on pouvait plus savoir quand mon corps s'arrêtait ou quand le tien commençait, et d'ailleurs ça crevait tellement les yeux que les parents nous laissaient tranquilles. Tu me lavais la tête, personne ne savait le faire comme toi tu le faisais, tu massais mes tempes en m'expliquant que l'important était le cuir chevelu car le savon glissait sur la longueur, et j'écoutais attentivement. Je trouvais ça super que tu saches tant de choses sur, les cheveux. Tes doigts malaxaient mes tempes avec une telle poigne, j'avais presque l'impression que t'allais y rentrer tes doigts pour de bon. Après t'as laissé tomber ta main sur mon cou, puis plus bas, sur mon torse plus si plat. Après on s'est embrassées. C'était prévisible au rythme où allaient les choses et pourtant je me souviens du choc. J'ai connu l'épaisseur de ta langue, la texture de tes joues, j'avais encore pleins de savon dans les yeux mais je les ai ouverts pour te voir tout près. Après je pensais plus qu'à ça, et toi tu disais rien, tu me surprénais avec ta langue quand ça te prenait et moi j'attendais, et puis après plus un mot. Tu t'en souviens, moi aussi, on ne se souvient que de ça et pourtant on n'en parle pas. G., lui, est obsédé par l'action, je pense qu'il n'a pas l'habitude d'être frustré dans ses projets.

(MORE)

ZITA (CONT'D)

Au pire, j'aurais qu'à penser à toi. T'as déjà baisé avec un vieux ? Tu sais je lui ai même parlé de toi, je lui ai dit que j'avais une amie très proche, que plusieurs fois on s'était embrassées et que je te disais presque tout. Il m'a direct proposé de nous prendre un hôtel la prochaine fois que tu viendras à Paris. Mais de toute façon je sais pas quand tu reviendras, parce que tu me dis que tu peux plus te passer de la mer, du soleil, des fruits, et au fond je sais que c'est plus simple que tu sois loin. Parce qu'on sait pas comment s'aimer, et que ça fait peur de pas savoir, peur de pas s'aimer comme il faut, d'échouer à construire quelque chose, de casser ce qu'on a déjà. Et puis face à ce monde de plus en plus indigeste, comment peux-tu imaginer qu'un caillou, un bout d'île, tienne face au tsunami qui partout emporte les continents ? Quand tu me réclames à tes côtés, tu te demandes parfois si tu as les épaules pour deux ? Je ne suis pas un héros. Encore moins une héroïne. Je n'arrive même pas à toquer chez ma gardienne pour lui parler du vigik qui ne marche plus (je passe avec des voisins, il y a du passage heureusement). Mais tout ça tu le sais déjà, je te l'ai déjà dit. Mais finalement les lettres d'amour ça sert à ça, non ? A écrire trois pages pour dire, et six autres pages pour redire. Tout ça pour dire que tu me manques. Je t'embrasse, prends soin de toi.
Zita.

Zita, une fois la lettre finie, plie la feuille de façon répétitive de nombreuses fois jusqu'à ce que le papier lui résiste tout à fait. La grande feuille tient dans un petit carré. Elle la glisse dans une enveloppe. Elle va aux toilettes, dont on entend le son en off. Elle revient ensuite, sur le chemin prend l'assiette de pâtes et s'installe dans son lit. Toujours allongée, elle s'empare de son portable. Tout en prenant des grosses bouchées de spaghettis, elle commence à pianoter.

ZITA (V.O.)
(en pianotant sur son
portable)

Hello G. Je sors à peine du modèle vivant, j'ai des courbatures partout. Je t'envoie juste un message rapide pour te demander d'attendre ma réponse avant de faire la réservation. Comme je te l'ai déjà dit, je ne sais pas encore si nous nous verrons. Je sais encore moins si nous nous verrons nus comme tu le voudrais. De toute façon j'imagine que les Palaces ne se remplissent pas si vite, si ? Il y a des questions que je voudrais te poser, des questions que tu ignores dans mes messages. Est-ce que tu fais ça souvent ? Est-ce que le personnel te connaît, est-ce qu'il prétendra t'accueillir pour la première fois ? Ou est-ce que tu changes d'endroits ? Une fois tu m'as écrit : la routine c'est la mort. Mais la vraie routine, je ne pense pas que tu connaisses, celle qui roule sans fin, dont on voit plus le bout. Jour après jour son étau enserre. On voudrait en être libéré, mais on n'est plus certain de savoir vivre sans. De plus, je ne pense pas que courir les hôtels fassent rajeunir. En tout cas ce que je sais c'est que ce n'est première fois que tu fais ça, tes gestes miment l'habitude. Si non, pourquoi moi, et pas une autre ? As-tu des enfants ? Quels âges ont-ils par rapport à moi ? Si ça se trouve, je les connais. Je ne dis pas ça pour te gêner, mais simplement parce que c'est une possibilité statistiquement non négligeable. Et aussi, peut-être, pour te gêner un peu, toi dont l'assurance me trouble. Bien peu de choses semblent t'ébranler. Si tu ne me réponds pas, encore, j'ai bien peur qu'on n'arrive à rien. Merci pour le cadeau, je l'ai bien reçu, il est magnifique. Je le mettrai en pensant à toi.

(MORE)

ZITA (CONT'D)

Qu'entends-tu par parenthèse
enchantée ? Ci-joint comme demandé
: mes dessous du jour.

Zita enlève ses vêtements, fais une photo avec son portable. Elle regarde l'image et s'aperçoit du plat de spaghettis dans le champ : elle le repousse, et recommence. Une fois terminé, elle le pose, se met sur le ventre. Ses cheveux se mélangent presque avec les pâtes qui fument.

INT. JOUR, DANS UN RESTAURANT LUXUEUX.

Un homme en costume est assis sur un canapé blanc, dos à une grande baie vitrée. Face à lui, une table sur laquelle trônent les restes d'un déjeuner. Un serveur s'approche de lui.

SERVEUR

Would you like something else? A
desert maybe?

G (V.O.)

Just a coffee, thanks.

G soupire de fatigue, et sort son portable. Sa voix off commence.

G (V.O.)

Hello petite princesse, Réveil
sensuel et enchanté ce matin,
accroché à la dernière image de mon
dernier rêve. Lovés l'une sur
l'autre, ta tête sur mon épaule,
ta main sur mon sexe, possessive ou
protectrice, les deux sont
légitimes. La mienne sur tes fesses
rondes. Comme de bien entendu. Dans
quelques heures Je serai à
l'aéroport pour te rejoindre. Il y
a un paquet de gens autour de moi
avec des cravates mais mes pensées
ne s'en trouvent pas moins toutes
tournées vers toi. Nous avons
dépassé hier les 21.000 mots et
100.000 caractères. J'ai visité
dans le même temps 4 pays, 7 Etats,
participé à 31 réunions, composé 3
haikus, dont 3 nuls.

(MORE)

G (CONT'D)

La multitude de ces mots annoncent une rencontre mémorable, comme tous ces moments de gaieté à venir. Et de fierté, pour moi, de te voir tracer ton chemin et d'avoir le privilège, de temps à autres, de jouir des moments que tu me donneras. Pour répondre à tes questions sur mes silences, loin d'être un manque de loyauté, ils sont, de mon point de vue, et presque à l'inverse, la quête d'une vie qui soit dédiée à notre relation, dissociée de tout le reste : existence sociale et professionnelle, familiale etc., et que je puisse la vivre plus pleinement. Je donne peut-être l'impression d'une vie oisive qui me laisserait le temps de divaguer au gré des rencontres, et que la nôtre n'en serait qu'une parmi d'autres. En réalité, mon autre vie est plutôt lourdement chargée et contraignante, avec un agenda serré, des nuits courtes et des responsabilités constantes, plusieurs dizaines de milliers de salariés qui ne dépendent certainement pas de moi, heureusement, mais dont les intérêts sont quand même potentiellement concernés par des décisions et arbitrages que je suis amené à rendre. Je ne dis pas ça pour me mettre de quelque manière en avant, ce serait benêt, mais pour souligner que je n'ai pas beaucoup de temps, que celui que je trouve pour nos échanges m'est d'autant plus cher et privilégié, et que si je le fais et y prend tant de plaisir, c'est que notre relation est pour moi rare et sans vrai précédent, à l'écart de tous les autres en fait. Tout ça pour dire que bien que je ne crois pas en la transparence, je crois en l'ultime intimité, qui ne se partage qu'avec soi et sa conscience. Et en la légèreté.

Il est interrompu par le même serveur, qui lui porte le café, ainsi qu'un petit verre au contenant coloré.

SERVEUR

Your coffee.

Le serveur s'éloigne, G. Boit le café d'une traite et se remet à pianoter ; la lettre reprend.

G (V.O.)

Et je conçois que cette approche soit difficile à admettre et partager. Mais sache que notre relation depuis le début est pour moi sans précédent. Et sache aussi que quand nous nous retrouverons, et que nous ferons ainsi connaissance, ce qui semble insensé mais cette histoire l'est presque depuis le début, sens toi totalement libre avec moi, même si je suis un homme mûr et différent de tes amoureux (ou devrais-je dire de ton amante ? Tu devrais aller la voir à la Réunion, on ne laisse pas les amantes en peine. Je pourrai même t'y accompagner. N'oublie pas que je suis au service de ton plaisir et de tes amours). Mais je pense que tu le sais déjà. Comme si nous étions déjà totalement intimes l'un envers l'autre et l'une envers l'autre, ce qui est en réalité le cas. Sois comme tu veux être, douce, perverse, dévergondée, sensuelle, insolente je ne sais. Jamais rien de ce qui viendra de toi ne me gênera jamais, et parce qu'il viendra de toi, il aura la plus grande valeur à mes yeux.

G. marque une pause, et regarde autour de lui, vers la fenêtre.

G (V.O.)

Un jour, quand j'avais ton âge, je suis rentré seul, en train, d'un séjour de ski.

(MORE)

G (CONT'D)

Nous étions debout faute de place, il y avait là une jeune femme plus vieille que moi, 25 ans peut être, brune avec des yeux bleus, beauté très naturelle. On s'est regardés plusieurs fois, souri, j'avais jusqu'à Paris pour la connaître. Elle est descendue soudainement à un arrêt improbable, Alberville ou Moutiers, et s'est retournée pour me regarder à travers la fenêtre en me souriant. Elle tient peut être aujourd'hui, comme ses parents alors, un magasin d'électro-ménager ou une maison de la presse. Je me souviens davantage de son visage et de son charme que de ceux de bien des filles dont j'ai partagé l'intimité. Bref. je ne sais pas pourquoi je te parle de ça. Donc on se dit 20h30, chambre 203. A jeudi. Et, si tu dis oui, pas de lapin, petite princesse. Une parole est une parole. Bonne journée, petite beauté.

EXT. DANS UN HAMAC ACCROCHÉ À UN PALMIER À L'AUBE.

Une jeune femme aux cheveux mi-longs se balance dans un hamac, les yeux mi-clos, un livre sur le ventre. Elle est torse-nu et porte un short trop grand pour elle. Elle a les bras levés, les mains sur le visage, qui découvrent ses aisselles poilues. Un petit sachet en kraft est posé sur son ventre, et elle pioche dedans une datte. Elle le pose sur une petite pile de noyaux sous le hamac. Elle en profite pour prendre le carnet qui trônait par terre sous elle, arrache une feuille et commence à griffonner au crayon à papier. Tout le long de la lettre, elle remue et cherche la meilleure position pour écrire.

ALIZÉ (V.O.)

Zita,
J'ai rêvé de toi cette nuit. Nos mains s'effleuraient dans un ascenseur blafard. Subitement je me rendais compte que j'étais pieds nus, tandis que tu étais en talons hauts. Tu ne marchais pas mais leur claquement battait la cadence au loin. Prise de peur, je partais avant que les portes ne se ferment.

(MORE)

ALIZÉ (CONT'D)

Après je n'ai pas réussi à me
rendormir... Les crises me décident
toujours à t'écrire. Tu sais, je
pense souvent à toi ces derniers
temps.

Elle mange une datte et pose le noyau sur une petite pile de
noyaux.

ALIZÉ (V.O.)

J'ai attendu bêtement de tes
nouvelles devant ma boîte aux
lettres vide. Tu avais l'air
éteinte lorsque tu me disais que tu
m'écrirais bientôt, et que tu
dirais tout. Comme il m'est triste
de te sentir enfermée entre ces
murs. Pourquoi ne me rejoins-tu pas
? Qu'est-ce qui te retient là-bas,
loin de ta famille, du vent et de
moi ? Tu as l'air aimantée à
quelque chose. Mais je ne crois pas
que ce soit cet homme que tu as
évoqué. Je te connais, tu n'as pas
la patience pour te plier au désir
de ces businessmen impossibles à
contenter. Tu cherches quelque
chose, à l'aveugle, par
tâtonnements inquiets en espérant
un jour tomber sur ce qui te rendra
pleine. Je pense que tu ne
trouveras jamais, et que tu devrais
prendre soin de toi. Que te
demande-t-il ? Est-ce qu'il
t'excite au moins ? Méfie-toi de
ceux qui offrent de combler nos
désirs malades. Tu es une personne
vive, drôle et fine, Zita. Je sais
que tu vois ce qui est, mais que tu
le déguises. Tu te refuses au
monde. Pourtant depuis le temps
qu'on se connaît, tu devrais savoir
que tu n'as pas à te cacher de moi.

Elle marque une pause.

ALIZÉ (V.O.)

Bon et puis après tout, si on joue
cartes sur tables : pourquoi tu lui
donnes du temps à lui, et pas à moi
?

(MORE)

ALIZÉ (CONT'D)

Parfois j'ai l'impression de sentir que tes mots pleins d'amour ne me sont pas offerts et que tu m'évites. Le temps fait tourner autour des mots, et l'on en voit parfois l'envers. Coquilles vides sur le lit d'un désir. Pourquoi as-tu peur d'être sincère ? Qui cherches-tu ? Qui attends-tu ? Au fond nous sommes pareilles - je n'ai jamais cessé de le croire - mais je crois que ce point est bien celui qui nous sépare : je ne cherche pas une autre peau, je n'ai pas besoin de la structure d'un autre comme toi. Seulement parfois je voudrais me taire et simplement t'embrasser, te parler par le geste, l'oeil, la main : n'est-ce pas ainsi que la vie se déroule, et que l'amour se construit ? Mais c'est impossible, par lettres. Et c'est peut-être aussi ce qui rend notre relation si étrange, à la fois si frustrante et si indispensable, à la fois si instable et si constante. Crois-tu qu'il faille se quitter pour se laisser grandir ? Pardon, tout est confus, je parle par images et ne dis pas grand-chose. Je crois que ça m'apaise de te parler. La simple évocation de ton image me calme.

Elle se redresse, laisse ses pieds toucher le sol et essaie de les enfouir dans le sable.

ALIZÉ (V.O.)

Ici, ça va, l'endroit est beau la mer s'étend à perte d'horizon, mais je ne sais pas combien de temps je resterai ici. J'ai arrêté les cours à domicile, ça n'avancait pas. Je verrai l'année prochaine. Papa surfe tous les jours, ma soeur est passé nous voir une semaine, et sinon, la vie s'écoule lentement. Depuis quelques mois je ne mange que des crudités et depuis je fais un peu moins de cauchemars, je ne sais pas si c'est lié.

(MORE)

ALIZÉ (CONT'D)

J'essaie de comprendre comment
marchent les courants pour
t'envoyer des lettres
embouteillées. J'aimerais apprendre
à planter des arbres fruitiers pour
de vrai, et alors il ne me manquera
plus grand chose je crois. Zita, je
passerai probablement à la capitale
dans les prochains mois. Est-ce
qu'on se verra ? A.

Elle plie la lettre en deux, se lève du hamac et arrache une
fleur jaune qu'elle glisse dans la feuille. Ensuite, elle
creuse un petit trou avec ses mains et y met tous les noyaux
de dattes qu'elle avait empilés, les enterre, et s'en va,
laissant le hamac danser au vent.